

Badische Landesbibliothek Karlsruhe

Digitale Sammlung der Badischen Landesbibliothek Karlsruhe

Voyage pittoresque fait à Bade, Rastadt et Karlsruhe en 1839 - Cod. Karlsruhe 3489

Karlsruhe, 1839-1849

Chapitre 28. Monûments, temples, théâtre

[urn:nbn:de:bsz:31-301015](https://nbn-resolving.org/urn:nbn:de:bsz:31-301015)

Carlsruhe.

Chapitre 28.

Monūmens, Temples, Théâtre.

La ville de Carlsruhe n'est pas seulement belle par ses rues, par son ensemble, elle est encore belle par ses monūmens, la plupart dus à son célèbre architecte Weinbrenner. Je vais citer les plus remarquables.

En sortant de la chapelle du château, je me dirigeai par l'axe du château et arrivai sur la place du marché, où sont rassemblés plusieurs monūmens. c'est d'abord l'hôtel de ville et en face l'église protestante; les deux plus beaux ornemens de Carlsruhe, dus à Weinbrenner et en construits en 1807 et 1821.

L'église est précédée de six majestueuses poutrelles soutenues par six colonnes d'ordre dorique. Dans l'intérieur deux colonnes supportent le plafond. Deux rangs de galeries s'élevaient sur les longs côtés. Elles sont ornées de grilles peintes par Roll, d'après des dessins de Fodor Stanoff. Les sujets de ces peintures sont tirés du nouveau testament; la multitude des personnages y élève un peu de confusion. Dans ces compositions, cependant, elles sont assez distinguées. à l'entrée du temple est un orgue, au fond la table de communion surmontée d'un tableau peint par Sagemann, représentant Jésus-Christ, non dans son humilité humaine attaché sur la croix, mais dans sa gloire divine s'élevant vers le ciel; non comme un homme périssable, mais comme un être immortel.

Sur les murs de cette église reposent les tombeaux de la famille Eucali.

L'entraî dans le temple au moment où l'on y faisait la communion. On dit que les protestants commencent d'ord le deux espèces de pain et de vin,

comme dans la primitive église. Voici le détail de la
cérémonie telle que je l'ai vue pratiquée.

Sur la table de communion, sont placés deux vases
remplis de vin, deux assiettes couvertes de pains et deux
calices. Un officiant occupe l'un des côtés de la table faisant
face à l'église, deux autres sont du côté opposé, ils
sont entourés d'une balustrade. Le premier se penche
de temps en temps dans les calices et se prépare les pains
sur les assiettes. L'un des deux autres prend les pains, le
troisième les calices, alors les communicants s'approchent
en colonne par deux, vers l'un des côtés de la balustrade
comme la queue d'un cheval pour prendre des billets de spectacle.
L'officiant qui se trouve devant eux en verse un pain, et en
donne les morceaux à chaque couple à mesure qu'il se
présente, suivant ce qu'il dit de l'évangile: «Subsequently sur
pain, le levit, le rompt, et le donne à ses disciples, disant:
«prenez, et mangez, ceci est mon corps». C'est aussi ce que fit l'un
après l'autre chaque communicant. Ensuite au second
officiant en tournant autour de la table, chaque couple reçoit

De leur mains les calices, après la distribution à ces autres paroles
de l'évangile. Ensuite, ils ont bu le calice, il ont dit sur eux-mêmes
grâces et les leur donna, en disant: Buvez-en tout, car ceci
est mon sang. Chacun de même prit et but dans les calices.

Il faut croire, que boire ainsi dans le même vase, le
jus du vin déjà goûté par tout ceux qui ont précédé,
dont les lèvres et le vin d'être jaunes, doit être une chose fort
épouvantable, car ici tout est mis, grands seigneurs ou marquis,
riches ou pauvres, sains ou malades, le sang de Jésus-Christ
en arrivant au dernier état, être purissimement allié, car la
colonne était longue. Sur terre, elle se divisait en deux, les
femmes se sont présentées les premières, vinrent ensuite les
hommes. Je vis au temple un peu dégoûté de la communion
protestante.

Sur cette place du marché, l'on voit encore deux monu-
ments à ans, en forme de pyramides d'Egypte, et le tombeau
de Charles-William, le fondateur de Carlsruhe. Le
monument le plus élevé, carré et sans grâce, je compare
les pyramides, ces monuments immuables au milieu de cette

plaines de l'Égypte, présentant leur largeur opposée à l'œil
étendu, solennité les terres qui les portent de puis quarante
siècles, plus formées par leurs énormités, les travaux
qui les a créés, et leur antiquité qui nous a valu les
plus sublimes paroles que jamais général aie écrites
à des armées au moment de combattre, que par leur
élégance et leur grâce. Mais au milieu d'une place, dans
l'intérieur d'une ville, entourée de maisons qui l'écrasent, un
pareil monument réduit à de si petites proportions, n'est
que ridicule; c'est une imitation de l'Égyptien, à un
monument destiné à l'infini sur le temps, il faut l'infini de
la grandeur, et autour l'infini de l'espace, l'infini de
l'esprit aussi, ne s'en est-il trouvé qu'en Égypte et celui-ci
fait le plus mauvais effet; il n'est digne ni de la reconnaissance
des habitants, pour celui qui leur a donné un aussi joli
séjour, ni de la beauté de tout ce qui l'entoure, car tout est
de si bon goût. Un second monument élevé sur la même
place, est une fontaine surmontée de la statue en pied
du grand ouc Charles Louis, en habits de général, exécuté

en 1828. Cette statue n'est pas assez élevée, les grands du monde gagnent à ne pas l'être sur de très près.

En suivant toujours l'axe du château on arrive sur la place de la roselle qui tire son nom de sa forme circulaire. Au milieu de cette jolie place, est un monument élevé à la mémoire du grand duc Charles auteur de la constitution. C'est une obélisque qui s'élève entre deux sphinx, reposant sur un piédestal d'où s'échappent une fontaine et qui porte en médaillon le portrait du prince, avec cette légende: Dem Gündes der Verfassung des Großherzogthums Carlsruhe. ce qui signifie en français: au fondateur de la constitution, la ville de Carlsruhe reconnaissante. Le joli monument, exécuté en grès rouge, est plein de grâce et d'élégance. Il possède un effet délicieux au milieu d'une place déjà embellie par de fort jolies maisons et par le palais des margraves frères du grand duc. C'est un des chefs d'œuvre de Weinmann. Il a peu d'étendue sur la place il ne s'y fait apprécier que par ses colonnes corinthiennes qui soutiennent son fronton.

Je continue d'avancer dans cette grande rue
centrale, et j'arrive enfin à l'extrémité de la ville, à
la porte d'Ellingen. Cette porte, bâtie en 1808, est
œuvre d'un cours de Weimbrennes. C'est un arc de
triomphe de style corinthe, élevé en mémoire de la
sécession du Palatinat au profit de Bade. On lit sur
la frise du côté de la ville: *Structatus 1808*, et du côté
de la campagne, signant: *Carlo Frederico M. B. S. R. I. P. E.*

En quittant cette rue monumentale j'allais à
l'église catholique. Dans la construction de cette
église Weimbrennes s'est scier de la forme cruciale
consacrée depuis la fin du onzième siècle pour les
temples religieux du culte romain; il a romé à elle la
forme circulaire, c'est une imitation du Santhome
de Rome. Je ne sais si c'est habitude, ou si cette
forme circulaire rapproche trop l'église du théâtre,
mais en y entrant, quelque chose de choquant vient
m'offenser. Je sentais un contraste blâmant pour la majesté
divine, entre l'acte religieux que je venais accomplir et le

idées qui surgissent en moi de l'aspect des lieux. Aucune
 pensée religieuse ne pût venir à mon esprit, malgré la
 présence du prêtre à l'autel, et je ne pus écartier ces
 illusions dramatiques, tant les formes extérieures agissent
 sur nous. Il paraît que c'est l'impression que fait généralement
 cette église, car elle ne passe pas pour le chef d'œuvre de
 son auteur.

Si on m'avait parlé du temple juif, j'y allais.
 L'entrée en est original, c'est une porte ogivale entre deux
 pylônes égyptiens. C'était réunir deux styles à bords
 ou quantités égales de distance. L'aine l'unité en toute
 et partout, faire un mélange, un patchwork de plusieurs
 styles, c'est incommode. L'un des principes essentiels du beau,
 qui veut que l'harmonie règne par la connexion des parties,
 par leur enchaînement graduel, par leurs liaisons intimes
 sans une coupure gradation. Ce n'est pas, en hautant l'égyptien
 contre le gothique que l'on pourra faire naître cette
 admiration qui ne peut résulter que d'une série de
 beautés saisissables et continues, s'identifiant entre elles.

se rapportant à une seule unité de pensée, à un seul genre de beauté, qui donne de la grandeur en donnant de l'ensemble. Ici j'ai vu une ogive d'une part et deux pylônes de l'autre; mais j'ai vu par l'entrée majestueuse d'un temple, il y manque l'ensemble et l'unité. Vous pouvez être surpris par un contraste, mais non ému par le charme indéfinissable de ce qui est véritablement beau. Après avoir traversé ce pylône, cette voûte ogivale vous pénétrez dans une petite cour entourée d'un portique, qui précède un petit temple, (car tout cela est très-petit). Il n'a rien de remarquable que son existence malproprie. Mais l'on dit que c'est chose inconnue aux enfants d'Israël.

Dans les palais princiers de Carlsruhe, l'on remarque celui de la princesse Auguste, bâti par le Margrave Frédéric, en 1816. Ce palais s'élève au milieu d'un jardin anglais et a pour base un massif de buis à travers lesquelles on a ménagé un passage voûté; autre conception originale, ligature qui ne manque

par diffère. En général, je vois, qu'il y a en architecture.
l'on a plus souvent cherché à agir par surprise qu'à
plaire par les beautés régulières de l'art.

l'on peut voir aussi le pavillon de la Margraves
Amélie. C'est une gentille maison de plaisance, au milieu
d'un jardin anglais à l'extrémité duquel on remarque une
tours gothique. C'est ainsi que dans ce genre de jardins
on aime à tromper les yeux par

les restes d'un Chateau qui n'existe jamais,
les vieux ponts nés d'hier et cette tours gothique,
Ayant l'air dilabré sans avoir l'air antique
Artifice à la fois impuissant et grossier.

(Delille)

Cette petite tours gothique renferme une statue d'amour
conjugal. l'on voit que tout y est un peu gothique.

Carlsruhe, cette petite capitale, ce siège d'un
gouvernement d'un petit état, renferme pour son
administration tout ce qui constitue les grandes. Il y a
un hôtel des monnaies, une direction des ponts et chaussées

un palais pour la tenue de ces états, des hôtels pour des ministres, des casernes pour des soldats, des écoles pour la jeunesse, une fonderie et un arsenal pour des canons. Tout cela est placé dans des bâtiments qui ornent la ville de leur élégante architecture, et sont dus pour la plupart, au célèbre Weimbrenner.

Mais pourquoi avoir quitté le style qui, qu'il avait généralement adopté dans tous les édifices publics construits par lui pour lui substituer dans les constructions nouvelles, ce lourd roman, oublié depuis tant de siècles et dont on ne parle plus que dans l'histoire de l'art. C'est à regret que j'ai vu appliquer ce style à la nouvelle école polytechnique, gros bâtiment qui déjante la grande rue de sa lourde façade. J'en dirai autant de l'hôtel du ministre des finances. L'essai qu'on y avait fait de ce mauvais style, aurait dû en dégoûter pour l'avenir, etc. cependant l'on persiste encore et dans ce moment l'on construit en style roman, la nouvelle académie. Chez nous l'on est enquis du moyen-âge

à Carlsruhe on recule jusqu'au temps de la primitive
églises, on voit qu'il y a progrès.

Tout grand seigneur veut avoir de papier, Carlsruhe
a voulu avoir un cabinet d'histoire naturelle, un Musée
une bibliothèque. Le cabinet d'histoire naturelle renferme une
belle collection de minéraux, le Musée possède
quelques morceaux remarquables, la bibliothèque de la
cour compte 70.000 volumes. Il n'y a pas jusqu'à la
société d'agriculture qui a son balonnet spécial, on s'oc-
cupe des sciences et qui renferme une collection intéres-
sante d'objets relatifs à l'économie rurale et de
échantillons de diverses productions.

L'après du spectacle par la commensale de
Bellini, avec début de M^{lle} K^{ec}, née à Basse, mais
élève de Bordogni à Paris. Nous faisons prendre des
billetts d'étrangers, et après un dîner où en compagnie
d'autres français, nous fimes maintes libations avec ce
délicieux vin de Margrath qui ferait bien un ouvrage,
nous nous acheminâmes vers le théâtre.

Le Théâtre est situé, comme nous l'avons déjà dit sur la grande esplanade du château, et il se confond avec toutes les maisons qui la bordent. Son entrée est obscure, on croirait plutôt pénétrer dans l'ambuscade de Crispinus que dans le palais des muses. Et c'est là un de ces moyens ingénieusement ménagés pour faire ressortir l'éclat de l'intérieur de la salle, comme dans les églises, l'on vous fait passer par une série de corridors longs et obscurs, afin d'atténuer dans vos yeux tout l'effet de la lumière extérieure et donner à celle qui vous surprend de l'intérieur toute la plénitude de son action. Et en effet en entrant dans la salle on est frappé de sa grandeur et de son élégance, elle n'est point chargée d'ornemens, mais tout y est de bon goût. Elle m'a paru former une demi-cercle parfait, et pourvu contenir de 600 personnes.

Les Allemands qui sont polis partout, font ici le honneur de leur belle salle aux étrangers. On leur a assigné les meilleurs places, les stalles de l'empitheatre,

autour des loges. De la cour. Trois loges sont réservées
pour cette petite cour grand-ducal, la grande loge centrale
et les deux petites collatérales. Dans celle de droite la
grande-due, dans celle de gauche les princes des frères, dans
la loge centrale le personnel de la cour. Au temple, j'ai
vu les hommes séparés des femmes, au théâtre, j'ai
vu les femmes mêlées avec les hommes ;
chez nous, c'est le contraire. Quel est le mieux, quel
est le plus rationnel ? je laisse aux casuistes à décider.

Il paraît que le prince n'a pas adopté pour lui,
le principe de Louis XIV, à l'exactitude est la probité
des lois. Il se fit attendre ici comme il s'était fait
attendre au temple. Néanmoins, à son arrivée il fut
accueilli par des vivats très-chaudeurs, particulièrement
des officiers, tous réunis dans la galerie du premier.
C'était de l'enthousiasme à haute pression. Il est vrai
que c'était la première fois qu'il se présentait à son
peuple depuis son retour d'Italie. Il se plaça avec
la grande-duchesse sa femme dans la loge de droite, le

Margrave Louis, son frère dans celle de gauche, trois
 femmes peu élégantes et quelques hommes garnissaient
 la loge du centre. Le prince était en capote d'uniforme,
 à l'église je l'avais vu en frac, décidément Dieu a les
 hommes. Il était plus rouge encore que le matin et
 avait le cou serré dans un col vraiment apoplectique.
 La Duchesse était en grande toilette; le matin, au temple
 elle était sans parure, décidément le théâtre a les
 honneurs de la princede. Elle était en cheveux tressés et
 tournés au-dessus de chaque oreille en forme de macarons,
 du milieu desquels pendait une perle en pioce. Le prince
 Louis était en frac militaire, avec trois crachats sur la
 poitrine, comme son frère le grand duc. (note st.)

La pièce commença les quina d'orai. M^{lle} Lort aux
 blancs dents, à la voix fraîche, au gosier de rossignol dans le
 haut, au gosier de caillou amoureux dans le bas, à l'action,
 une belle voix, une bonne méthode, on voit qu'elle s'est enquisée
 du talent de Pessi qu'elle rappelle souvent. Les premiers tenors
 M. et Baitzinger qui passe pour le second tenor de l'Allemagne

que l'on a applaudi à Sées et dans les principales villes de
Normandie. Il chante d'une voix élégante, passionnée, bien sentie,
on prend-on tant d'impression, tant de compassion, tant de douleur.
Il est, ainsi que M^{lle} Bee, engagé à vie au théâtre de
Cassel. Ses chœurs étoient parfaits. Les allemandes ont une
tendance particulière pour les morceaux d'ensemble, il est rare qu'ils
présentent par les chœurs. Tout cela ne laissait rien à désirer.
fallait-il que quatre ignobles conductes vinssent sans grâce
et sans talent, de s'élever sur la scène. heureusement, elles
ont senti promptement leur infériorité, et se sont glissées bien
vite dans les coulisses, à la grande satisfaction du public. Enfin
nous fûmes contents de la représentation; nous l'eussions été
bien plus encore, si au lieu de cette rude langue Allemande,
on nous eût donné cette charmante Donnambola dont la
langue maternelle.

Le soir d'opéra du spectacle à onze heures et demie,
au moment où la salle resplendit de son éclairage vraiment
magique, cette immense esplanade à parois circulaire, ressem-
blait à un salon éclairé par mille bougies; elle avoisinait

disputé au soleil la lumière du jour, et rien n'est comparable à ces longues et longues écus éclairés de droite et de gauche par des réservoirs de forme élégante, portés par ses bras qui partent des murailles et sont tellement rapprochés les uns des autres, qu'à peu de distance ils semblent se confondre et former deux lignes continues, deux bras brillantes, deux courbes phosphoriques. Et dans l'obscurité de la nuit la ville a perdu ses brillantes couleurs de son baginage, qui la rendait si coquette, elle semble se dérober avec un air de grande pudeur de diamant, et on recouvre plus d'éclat encore. Le matin c'est l'élégance variée d'une jeune beauté, le soir c'est tout l'éclat d'une grande dame.

Voilà Carlsruhe, ville où tout respire le sentiment de jouissance et de bien-être. Ville de plaisir qui sourit sans cesse à son prince qu'elle aime, aux étrangers qu'elle accueille, comme si elle était heureuse et fière de se faire admirer.